

# ALLUMETTE

**P**ourquoi l'appelaient-ils comme ça ? Parce qu'elle était maigre, la pauvre, et menue comme un bout de bois. Une allumette, quoi.

Ça la vexait, ce surnom, et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour grossir et grandir. Elle prenait les plus mauvais fortifiants sans faire la grimace, elle mangeait tout ce qu'on mettait dans son assiette, même le riz, qu'elle détestait. Malgré tout, à huit ans, elle en paraissait six à peine et son frère Jean-Loup, un gros balourd de cinq ans, la dépassait en largeur et même en hauteur, ce qui la désolait.

Pendant l'année, elle supportait assez bien son sort, mais, les vacances venues, il fallait retrouver au « Prieuré » toute la folle bande des cousins et cousines, dont la langue ne chômait pas.

« Alors, ma pauvre Allumette, toujours aussi maigre ? »

« Ce doit être commode pour voyager. Je parie que tu tiens dans une valise. »

Et pic ! et pan ! les phrases moqueuses s'entrecroisaient parmi les rires. La pauvre Allumette qui aurait tant aimé qu'on l'appelât de son vrai nom Marie-Rose, comme l'avait voulu une marraine trop tôt disparue, sentait bien que ce ne serait pas encore pour cette année-là. Elle baissait le nez et attendait patiemment que le groupe moqueur se lassât de s'occuper d'elle.

Très vite, d'ailleurs, on la laissait tranquille. Il y avait tant de distractions au Prieuré. Etang cerclé de roseaux sur lequel on allait en barque, tennis, croquet, vaste parc où tous les jeux étaient permis, goûters chez les voisins et les amis, excursions, parties de pêche... et l'inépuisable patience des grands-parents qui supportaient avec héroïsme, deux mois durant, cette horde ivre de liberté.

Pas question, évidemment, qu'Allumette se mêlât aux jeux des grands. Au début des vacances, elle essayait bien de se faire admettre, mais, de rebuffade en rebuffade « Tu es trop petite, voyons ! Tu ne sais pas courir... Qu'est-ce qu'on ferait de toi ? », elle s'en allait jouer toute seule, avec les fleurs, les oiseaux et les papillons.

Un beau jour d'août, les grands-parents, décidèrent d'aller passer le dimanche chez des amis.

— Vous serez tout seuls, déclara Bonne-Maman. J'espère que vous serez capables de vivre une journée sans causer des catastrophes.

Un chœur de protestations indignées lui répondit. Seule, Allumette ne dit rien. La perspective d'être son propre maître ne lui plaisait guère et elle redoutait les idées biscornues de ses aînés.

— Je compte sur toi, Pierre, insista Bonne-Maman. Tu es le plus âgé, donc le plus raisonnable.

Jusqu'au déjeuner, ceux qu'Allumette nommait les « grands » épuisèrent tous les plaisirs de la liberté. La petite fille, s'était prudemment rencognée sous la tonnelle en compagnie de ses poupées.

Après le repas, légèrement écoeurés par l'abus de sucreries et de chocolats, les grands se regardèrent. Ils se sentaient las et même un peu déprimés.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit mollement Ginette.



Des bâillements discrets lui répondirent. Pierre réfléchit un instant puis se redressa, les yeux brillants.

— Mes amis, j'ai une idée formid. On va visiter le « Trou au Prêtre ».

Un remous d'enthousiasme souleva la tablée. Seul, Jean-Loup émit une restriction.

— C'est pas permis.

— Qui a dit ça ? fit Pierre, superbe. Personne ne l'a défendu, non ?

Les autres approuvèrent. Pourtant, ils savaient tous que leurs grands-parents n'aimaient pas les voir approcher de la vieille cave engloutie sous les sureaux noirs, cachette à prêtre durant la Révolution.

Allumette les regarda se diriger vers la porte avec des yeux pleins d'envie. Le « Trou au Prêtre » la tentait et l'effrayait tout à la fois et elle ne passait jamais sans un petit frisson devant la vieille porte, à peine visible en bas des degrés moussus.

Elle serra les lèvres, se leva et suivit le groupe à pas étouffés, comme un petit chat. On ne s'aperçut de sa présence qu'au moment où on arriva devant le massif de sureaux.

— Qu'est-ce que tu fais là, Moucheron ? s'écria Pierre.

— Je vous accompagne, répondit intrépidement Allumette.

Cet entêtement amusa tout le monde. Entre-temps, Pierre avait poussé la lourde porte et une bouffée d'air moisi vint frapper les narines. Chacun oublia Allumette pour se précipiter à la suite de l'aîné et la fillette se coula doucement dans la fameuse cachette.

Vue de près, celle-ci était décevante. Une pièce basse, la voûte fissurée soutenue par des madriers, le sol gluant et, dans le fond, un soupirail si étroit qu'il ne laissait passer qu'un fil de lumière.

Les grands se mirent à faire les fous, criant, sautant et se bousculant à qui mieux mieux dans l'étroit espace.

Soudain, un craquement sec se produisit et un des madriers qui soutenaient la voûte céda, tandis qu'une masse de terre et de pierres s'effondrait.

Effrayés, les enfants se réfugièrent à l'autre bout de la cachette et, quand la poussière se fut un peu dissipée, ils constatèrent avec terreur que l'éboulement avait complètement bouché la sortie.

— Nous sommes prisonniers, hurla Jean-Loup.

— Nous allons mourir emmurés, sanglota une des filles.

Pierre avait pâli.

— Ne faites pas les idiots, dit-il rudement. Nous ne resterons ici que jusqu'à ce soir. Dès que nos grands-parents rentreront, ils se mettront à notre recherche.

Un silence lugubre lui répondit, puis des reniflements s'élevèrent un peu partout.

— Il y a un soupirail, émit François, garçon imaginaire.

— Tu as vu sa dimension ? ricana Pierre. Essaie de t'y faufiler pour voir.

Une voix s'éleva, un peu tremblante :

— Moi, je pourrais peut-être passer.

Tous les regards convergèrent sur Allumette, toute petite dans son coin.

— On pourrait essayer, murmura Pierre. Attends, Allumette, il y a des orties devant le soupirail.

Armé de son canif, il trancha tant bien que mal les tiges vertes et piquantes. Une fois dégagé, le soupirail apparut minuscule, à peine une fente.

— Tu ne passeras pas, soupira Ginette, résument l'opinion générale.

Sans répondre, Allumette se laissa soulever par les fortes mains de Pierre et entreprit de s'insinuer dans l'étroite fente. Elle avait beau être menue et chétive, les pierres ne lui en râpèrent pas moins les bras et les jambes tandis que son visage entraînait en contact avec les orties.

— Ça va ? firent des voix anxieuses.

— Oui, répondit la petite en se tortillant de son mieux.

Des larmes coulaient sur ses joues, mais elle tint bon et, non sans laisser dans le soupirail un large morceau de sa robe, elle parvint à passer et se retrouva à plat ventre sur l'herbe.

— Elle a réussi, fit de l'intérieur une voix extrêmement soulagée.

Allumette se redressa, considéra ses jambes écorchées avec un sourire tremblant puis se pencha vers le soupirail.

— Je vais au village chercher du secours.

— Au village. Pauvre Allumette, il te faudra marcher pendant plus d'une heure, cria Pierre.

— Ça ne fait rien, j'y vais.

Elle partit courageusement sur la route brûlante, contente de penser que, pour une fois, elle allait se rendre utile...

Il fallut plus de deux heures pour dégager les ensevelis. Mais après ça, bien sûr, quelle gronderie pour les imprudents et quelles félicitations pour Allumette !

Si tout ceci n'était qu'un conte, on ajouterait que plus jamais on ne lui donna ce vilain surnom. Mais l'histoire est vraie et Allumette... resta Allumette. Seulement, on le lui disait si gentiment, si affectueusement que, peu à peu, ce surnom, Allumette finit par l'aimer.

Patrick SAINT-LAMBERT.